

Les écrits

IES ÉCRITS

Pouvoir

Pascale Auger

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Auger, P. (2020). Pouvoir. *Les écrits*, (158), 121–127.

POUVOIR

RÉPÉTITIONS 1

plein soleil/ barque sur fond bleu/ tu m'interromps ici près d'une pierre noire/ derrière nous le pneu adhère à la route de sable/ je ne sais rien/ une musique là/ vibratoire sous la poussée et le contact de matières sympathiques/ je ne suis pourtant pas en face et comme jamais/ pour tendre le bras/ l'image faite chair et le souffle et le sable qui recouvrent et étouffent presque/ j'y étais, t'en souviens-tu? dans le bombardement et l'odeur du soufre/ nous n'aurons de cesse de proférer paroles

plein soleil et la barque sur le fond bleu. Tu m'interromps ici près d'une pierre noire, au-dessus de nous le pneu adhère à la route de sable. Je ne sais rien qu'une musique, une vibration sous la poussée et le contact de matières sympathiques. Je ne suis pourtant pas en face, jamais en face. Pour tendre le bras il me faudra l'image et le souffle. Le sable va les recouvrir et les étouffer presque. J'y étais, entends-tu?, sous les bombardements respirant l'odeur du soufre. Nous passerons notre temps à proférer des paroles

le soleil, la barque et le bleu du ciel. J'y suis et toi aussi. La pierre noire sur le sel se détache, je la regarde et ne te vois plus. Le bruit d'un vélo sur la route de crête et je ne sais plus rien qui compte et accrédite ma présence ici. Voilà longtemps que je m'interromps au même endroit: toi, le ciel, la terre et l'apparition. Tiraillée entre la fin et le début, à l'intersection de deux droites, à leur résolution plutôt. Mais je ne suis pas en face de ce qui me regarde et ce qui me regarde n'a pas de nom, ou bien est-ce moi à cet instant qui n'en ai pas? Un chant s'élève alors puis le silence revient. Mais le sable menace de recouvrir le bras qui pointait vers le ciel. Alors je ne peux que te redire la catastrophe de mémoire, la violence des chocs

CONTRETEMPS

Tu étais vitesse et contremaître dans l'azur sans péchés,
comme au premier jour.

Le hasard n'avait plus cours, en paix avec toi-même tu étais l'Un.

Grandi des noces verticales, tu étais la perfection du cercle
engendrant le cercle dans le jardin éternel. Le ciel se taisait et un
premier silence régnait sur la terre malmenée.

Ton visage se perd à chercher la première division dans ces
lieux sans langage.

RÉPÉTITIONS 2

Lentement pour la fente – une parure ignorée – et avec elle peut-être le remords ou bien serait-ce le fait d'une joie? – tapie dans l'herbe – le jeu et uniquement le jeu – un autre viendra qui saura autre chose – une autre unité désarticulée entrevue à même le sol – et pour le dire rien d'autre que le poème jamais écrit – jamais lu – dans ce temps qu'il soulève comme seule preuve de sa présence.

Par la lenteur vouée à la fente qui pare le corps ignorant son mystère même, l'écho lointain réfute le remords et affirme la joie. Soudain, tapie dans l'herbe, sa fonction se fait jeu et uniquement jeu. Que verras-tu toi qui viendras, dans la désarticulation des os? Le poème d'une chair, le manteau du squelette, la fin des origines? Le paysage juste après le passage d'un train.

Lente comme la fente est étroite, un cheveu n'y passerait pas, et pourtant parure mobile et luisante comme un trait appuyé. L'incertitude du remords renforce la joie. Que l'océan est lointain et dans la nuit elle dort, offerte et sans défense. Qui viendra par son regard moquer l'impasse, le jeu sérieux, le sel de ses lèvres? Dire autrement l'impénétrable que dans le poème?

CONTRETEMPS

sur tes doigts compte

tissus linceuls rosses que détient l'ordre honni

ne recule pas et compte

maisons titres outillage vaisselle

calcule prébendes et disparitions crânes avilis et secs

ne frémis pas et compte avec acharnement ce qui te revient et

remboursera leurs dettes.

RÉPÉTITIONS 3

Disons : à l'origine sève froide et poussières résistant – disons : une origine de froid et de désolation se rejoue là – mais quand ? – sève froide

disons : à l'origine sève froide et – disons sève froide – à l'origine – indifférence froide nuit jour – disons et puis

disons qu'à l'origine la sève était froide et la nuit et le jour également glacés ne se distinguaient pas

disons, plaignant notre silence, cela

THE NEVER ROSE

Le jamais-arrivé comme fonction ivre se paie sur la bête
dessaisie. Tout le lexique *but the rose*
lumineuse introuvable.

Écrire comme parler fier dans le voir clair et cinglant. Sauvage la
gueule de la bête aimante (son souffle, ses baisers et ses pattes sans
griffes) puis dans le dos de la bête noire maintenant une voix
méfiante et vulgaire.

La mémoire l'objet de la mémoire – trafic sans conscience –
étincelante et vraie comme suspendue – déjà ailleurs confortable et
secrète – une autre charrue laboure ici-bas – dès le seuil le huis clos
– tu es la seule chose qui a eu lieu et dans la langue – pitoyable pas
d'image – pas de couleur une fulgurance seule – la constance de la
flèche en tout point – comme une colonne en marche.

Pascale Auger vit à Montpellier. Elle y travaille aussi.
Elle a publié plusieurs textes en revue (*Décharge, Petite, Java,*
Sens public, etc.) et, en 2009, dans la confidentielle maison d'édition
La Porte, un long poème, *En ce jardin*. En 2018, elle publie « Injonctives »
dans la revue *Sarrazine*

